

AGENCEMENTS

Dans cette deuxième livraison de l'année 2018, *Agencements* explore les possibles que réserve une science sociale quand elle est elle-même en expérimentation. Le numéro se penche aussi sur les manières de « faire critique » et de « faire résistance » au cœur des milieux de vie, dans et par la vie quotidienne, ainsi qu'Henri Lefebvre ou Michel de Certeau l'ont amplement défendu dans leur longue trajectoire intellectuelle d'engagement.

Oskar Negt, en critique d'une conception trop institutionnelle (essentiellement bourgeoise) de l'espace public, a mis en valeur l'importance des espaces publics oppositionnels qui se déploient démocratiquement lors des luttes, des expérimentations ou des mouvements sociaux. Dans ces espaces la prise de parole est indissociable d'une « prise d'expérience », et l'expression démocratique d'un engagement critique. En affinité avec ces thèses, la revue *Agencements*, dans son premier dossier « Espace public en expérience, espace public en recherche », réengage théoriquement et pratiquement la question de l'espace public en tant qu'espace accessible et disponible, sensible et réceptif où chacun·e a le loisir de faire expérience et de faire recherche, de le faire en ouvrant des possibles, en éprouvant doute et curiosité et en impliquant la multiplicité de l'être (corps et intellect, langage et affect). Les articles réunis dans ce dossier sont emblématiques d'une recherche en sciences sociales qui s'exerce dans, par et avec l'espace public, en tant qu'espace émancipé et émancipateur, et qui travaille ses catégories, ses cadres conceptuels et ses méthodes pour relever ce défi critique et démocratique.

Dans son deuxième dossier « Résistances ordinaires, résistances instituantes », *Agencements* interroge les formes contemporaines d'engagement et de lutte, qui se caractérisent à la fois par leur portée critique (oppositionnelle, destituante) et leur portée contributive (créative, instituante). Ces résistances se manifestent sur une grande diversité de terrains, aussi bien à l'intérieur des institutions qu'en décalage / décadage vis-à-vis d'elles. Elles émergent partout où les portent des idéaux d'égalité et d'émancipation, sur le terrain du travail, de l'art, du social ou de l'éducation. Ces résistances sont l'occasion d'expérimenter de nouveaux dispositifs et dispositions pour être-ensemble et faire-ensemble, pour lutter en commun. Ces résistances restent indomptées tant elles sont en capacité de varier et de moduler leurs actions, de les hybrider et de les transversaliser.

En complément de ses dossiers, *Agencements* propose trois rubriques : « Couillises » qui donne à lire les « textes cachés » de la recherche comme peuvent l'être les projets déposés lors d'une inscription en thèse ou les textes préparatoires à un séminaire ; « Parcours » qui permet à un ou une chercheuse de retracer sa trajectoire et qui éclaire un cadre conceptuel ou une sensibilité théorique à partir d'une expérience singulière de recherche ; « Transverses » qui ouvre aux hybridités et transversalités, entre visuel et texte, création plastique et production intellectuelle.

12 €

ISBN 979-10-95630-19-7



9 791095 630197

N° 2 - décembre 2018

Recherches et pratiques sociales en expérimentation

N° 2 - décembre 2018

AGENCEMENTS

ANNICK MADECK, SYLVIE MONCHATRE & PINAR SELEK Faire connaissance(s). Pour une curiosité d'utilité publique
• **CÉCILE LÉONARDIE & GABRIELLE BOULANGER** Dans l'intimité des temps pour soi(n), ou comment inviter le soin dans l'espace public • **SÉBASTIEN JOFFRES** Le sociologue au cœur de la fête • **THOMAS ARNERA, RÉGIS GARCIA & OLIVIER NOËL** L'intermédiation, exploration d'une notion heuristique et pratique pour penser et agir la complexité • **THOMAS AUGEREAU PROLÉKAIRA** • **YOUCEF CHEKKAR** Du cinéma en Algérie ? Mais bien sûr ! • **ANDRÉ ANTUNES MARTINS & SILVÉRIO AUGUSTO MOURA SOUARES DE SOUZA** Récit d'une résistance. La lutte d'une communauté contre la fermeture d'une école publique • **MARIE-THÉRÈSE SAVIGNY** Les fissures d'une institution, par où passe la lumière. Petite histoire de résistances ordinaires • **COLLECTIF EN DEVENIR** Vous reprendrez bien un peu de minga ? Quelques jours de recherches collectives • **NICOLAS GUERRIER** Sous les tentatives de communismes immédiats • **THOMAS ARNERA** Où j'en suis avec mon intermédiation • **ADRIEN PÉQUIGNOT** Le ratage comme occasion. Défendre « l'échec comme ressource » pour résister à l'injonction du résultat • **NICOLAS SIDOROFF** Projet de recherche doctorale. Explorer les lisières d'activités, vers une microsociologie des pratiques (musicales)

éditions du commun

Sommaire

Espace public en recherche, espace public en expérience

ANNICK MADEC, SYLVIE MONCHATRE, PINAR SELEK
Faire connaissance(s). Pour une curiosité d'utilité publique page 10

CÉCILE LÉONARDIE, GABRIELLE BOULANGER
DANS L'INTIMITÉ DES TEMPS POUR SOI(N), ou comment
inviter le soin dans l'espace public page 32

SÉBASTIEN JOFFRES
Le sociologue au cœur de la fête page 54

THOMAS ARNERA, RÉGIS GARCIA, OLIVIER NOËL
L'intermédiation - Exploration d'une notion heuristique
et pratique pour penser et agir la complexité page 78

Transverse

THOMAS AUGEREAU
PROLÉKAIRA page 117

Résistances ordinaires, résistances instituanes

YOUCEF CHEKKAR
Du cinéma en Algérie ? Mais bien sûr ! page 124

**ANDRÉ ANTUNES MARTINS ET SILVÉRIO AUGUSTO MOURA
SOARES DE SOUZA**
Récit d'une résistance. La lutte d'une communauté contre la
fermeture d'une école publique page 151

MARIE-THÉRÈSE SAVIGNY
Les fissures d'une institution, par où passe la lumière.
Petite histoire de résistances ordinaires page 164

COLLECTIF EN DEVENIR
Vous reprendrez bien un peu de minga ?
Quelques jours de recherches collectives page 182

NICOLAS GUERRIER
Sous les tentatives de communismes immédiats page 205

Parcours

THOMAS ARNERA

Où j'en suis avec mon intermédiation

page 228

Coulisses

ADRIEN PÉQUIGNOT

Le ratage comme occasion. Défendre « l'échec comme ressource » pour résister à l'injonction du résultat

page 244

NICOLAS SIDOROFF

PROJET DE RECHERCHE DOCTORALE. Explorer des lisières d'activités, vers une microsociologie des pratiques (musicales)

page 248



Sébastien JOFFRES

UN SOCIOLOGUE AU CŒUR DES FÊTES VOTIVES

COMPTE-RENDU ET PERSPECTIVES

Sébastien JOFFRES

UN SOCIOLOGUE AU CŒUR DES FÊTES VOTIVES

COMPTE-RENDU ET PERSPECTIVES

SÉBASTIEN JOFFRES, sociologue, est actuellement impliqué dans une thèse portant sur les formations des travailleurs sociaux (Université Montpellier 3, Lerssem), l'enseignement de la sociologie dans des cursus professionnels ainsi que la recherche appliquée en lien avec l'intervention sociale.

Invitation

Avril 2017, par les couloirs d'un centre de formation en travail social, j'ai appris qu'une mairie située en Camargue¹ – appelons cette ville X. – cherchait une personne en mesure de réaliser un diagnostic territorial portant sur les 11-25 ans. Suite à diverses péripéties, j'ai rencontré, dans la chaleur estivale et écrasante du Sud, l'équipe du service jeunesse de X. pour préciser avec elle l'objet de la commande et entamer le travail. Bien que ce public relève normalement des attributions de la communauté d'agglomération, la municipalité avait choisi de garder cette compétence pour elle. Une dizaine d'années plus tard, cette étude permettait de faire le point sur la jeunesse du territoire et les efforts entrepris. L'équipe de professionnels constatait dans son service, ainsi qu'auprès des institutions du territoire, une baisse de la fréquentation qu'ils percevaient comme une perte de lien avec la jeunesse. Ils questionnaient cet éloignement à travers l'idée du passage d'une génération de « jeunes » à une autre, aux besoins différents. Ils espéraient que l'étude éclairerait ce passage pour découvrir les nouvelles attentes des 11-25, pour s'y adapter. C'est ainsi que, de septembre à décembre 2017, j'ai arpenté les rues et institutions de la commune, à pied et à moto, armé de mon dictionnaire, à la rencontre de ces dits « jeunes » et des partenaires du service².

Suite à ce travail, l'équipe m'a proposé de rejoindre son « collectif d'experts ». Elle s'est entourée de personnes extérieures au

1. Par souci d'anonymisation, je situe la commune dans sa « région naturelle », repère géographique qui fait sens pour cet article du fait de la prégnance, sur ce territoire, des pratiques entourant la tauromachie. X. est une ville d'environ 17 000 habitants, située en périphérie d'une des grandes villes de la région.

2. Deux médiathèques, une M.J.C., le service Jeunesse et loisirs de la communauté d'agglomération, la mission locale, le service jeunesse du département, la police, la gendarmerie, le collège, etc.

3. Historiquement, les fêtes votives sont organisées annuellement, par un village, en l'honneur de son « saint patron ». Aujourd'hui, en tous les cas pour celles dont il est question ici, la dimension religieuse n'est plus sur le devant de la scène. Elles sont considérées comme étant la perpétuation « des traditions » du « village » (ce dernier ayant, sur le plan statistique, acquis le statut de ville depuis quelques milliers d'habitants).

service – deux psychologues ainsi qu'un éducateur spécialisé de formation aussi élu d'un village de la région – pour contribuer à des temps de réflexion sur leurs actions, ainsi qu'à des sessions de co-formation à partir des compétences propres à chacun. Tout en reconnaissant sa propre expertise « interne », l'équipe espérait par ce biais élargir son regard à partir d'autres points de vue. Par ailleurs, les experts externes devaient participer à trois des quatre actions phare du service jeunesse. Ainsi, ils se trouvaient à une place paradoxale : s'ils sont extérieurs au quotidien de l'institution, ils participent aux grands événements qui ponctuent son année. Ayant accepté la proposition, c'est de cette place que j'écris ce texte, tout particulièrement de celle d'animateur d'un dispositif mis en place durant les fêtes votives³.

Mais avant de parler de ces neuf jours où le chercheur a frôlé les corps alcoolisés et les taureaux, quelques mots sont nécessaires pour présenter le rôle du service auprès de la jeunesse ainsi que les actions principales qu'il organise. L'institution a pour mission l'accueil, l'orientation et l'accompagnement des 11-25 ans du territoire communal. Pour ce dernier aspect, elle suit les jeunes en complémentarité avec les autres propositions institutionnelles du territoire. Le service est avant tout un espace d'accueil et d'écoute, permettant de recevoir les demandes et de proposer un accompagnement construit sur mesure et non de délivrer des prestations définies à l'avance. Pour répondre à ces missions, l'équipe est constituée de professionnels aux formations diverses – psychologue, éducateur, animateur – appelés médiateurs. L'autre fonction principale du service est de réaliser un travail de médiation sur les quartiers de X. auprès des jeunes, ainsi qu'entre voisins.

Comme évoqué précédemment, le service porte quatre dispositifs sur l'année. Le premier consiste en la réalisation de « maraudes » à l'occasion des vacances, durant les après-midi et les soirées, pendant lesquelles les médiateurs partent à la rencontre des 11-25 ans passant du temps, seuls ou en groupe, dans l'espace public. À travers ces sorties, les professionnels créent des occasions de rencontre et espèrent ainsi tisser des relations qui permettront de travailler avec les jeunes sur différentes thématiques qui les traversent : leur sexualité, leur avenir, l'alcool, la famille, etc. Les maraudes peuvent être le point de départ d'un lien entre l'institution et un jeune, l'occasion de prendre des nouvelles d'une personne qui n'a pas passé les portes du service depuis plusieurs

mois, mais aussi d'entamer, dans la rue, des discussions autour de l'avenir professionnel ou du dernier match de foot. L'autre fonction de ces maraudes est d'assurer une régulation de l'espace public en cas de comportements dits « inadaptés ».

Le second dispositif est une grande soirée « clubbing », sans alcool, organisée dans les arènes de la ville, à l'occasion de la fin des épreuves du bac. Il est l'un des outils de prévention, mobilisé par le service : le pari est de montrer qu'il est possible de passer une soirée sans alcool qui soit amusante. Encore une fois, pour les professionnels qui la portent, c'est avant tout une occasion d'établir du lien avec la jeunesse du territoire. À la différence de la maraude, la relation se crée, par exemple, sous les spots lumineux, les échasses d'une compagnie de cirque, la voix d'une star internationale ou à l'occasion d'un atelier de maquillages lumineux.

La troisième action consiste en un lieu d'accueil, durant les fêtes votives de la ville au mois d'août, offrant un espace sécurisant, sans alcool et avec infirmerie, de manière à permettre des temps de pause, de discussion et d'hydratation aux *festijaires*⁴ à quelques pas du cœur de la fête. Si la fête de début d'été offre de s'amuser sans alcool, ici, il est question d'accompagner sa consommation. Ces deux outils s'inscrivent dans les missions de prévention du service.

Le dernier dispositif est un évènement autour du jeu vidéo, durant le mois de décembre, proposant une approche collective plutôt qu'individuelle du vidéo-ludisme, à travers la proposition de tournois de jeux collectifs et d'une installation massive de différentes consoles de différents âges.

Nous autres, experts extérieurs de la commune, sommes invités à rejoindre le service pour toutes ces actions, exceptées les maraudes. C'est ainsi que je suis allé sur X., durant neuf jours du mois d'août, pour accueillir des *festijaires* de 22h à 2h30 du matin, dans une salle de la mairie. Je n'avais, jusqu'à présent, vécu cette ville qu'à travers la position relativement connue du sociologue derrière son carnet et son dictaphone. La fête n'était pour moi qu'un élément du diagnostic, entrevu à travers les discours des professionnels rencontrés ainsi que des jeunes. Et ce d'autant que je n'avais jamais participé à une fête votive.

En plus d'être animateur de ce troisième dispositif, le service m'avait demandé de gérer, avec les coordinateurs du dispositif, les outils d'analyse *in situ* mis en place tout au long de la fête pour analyser le fonctionnement de l'action et penser, d'une année sur

4. Nom donné aux participants de la fête.

5. Pour X., les fêtes votives durent du samedi au dimanche de la semaine suivante. Cette durée se réduit ces dernières années, pour des raisons budgétaires et sous la pression de la Préfecture pour qui de tels événements, dans plusieurs villages, demandent une grande mobilisation des forces de l'ordre.

l'autre, ses améliorations possibles. Les professionnels souhaitent que je puisse apporter mon regard de chercheur sur ces outils dits de « diagnostic permanent », en place depuis quelques années, afin de les faire évoluer. Je n'ai pu faire autrement que de partir vivre les fêtes avec ma casquette de sociologue, pris entre une semaine⁵ intense de nuits courtes, de relations avec la jeunesse et la perspective d'être le chercheur en sciences sociales d'une équipe. À travers ce texte, c'est ce périple que je souhaite raconter. S'il est essentiellement centré sur le dispositif de prévention durant les fêtes votives, je fais aussi référence à des éléments issus de l'expérience de diagnostic. Ainsi, à l'échelle d'une page, les temporalités engagées sont multiples.

Un beau motif : le sociologue comme professionnel de la relation

Pour l'équipe du service jeunesse, le mot qui définit le fondement de son travail est « relation ». Côté depuis quelques années les travailleurs sociaux, j'ai rapidement réussi à échanger avec les médiateurs autour de ce mot sans que nous le définissions, tout en ayant l'impression que nous nous comprenions. Comme bien des valeurs fondamentales, en l'absence de définitions, c'est dans les moments où elles entrent en tension que l'on peut réussir à les préciser.

Pour eux, travailler autour du motif de la relation, c'est veiller à ce que l'objectif premier envers la personne qui est accueillie dans les murs du service, qui interpelle un médiateur dans la rue ou vers qui les professionnels vont lors des maraudes, soit la création d'un lien. Son but est de mettre en place un cadre d'échange de personne à personne. Si la relation est un outil d'intervention auprès de l'autre, elle vaut premièrement pour elle-même. Autrement dit, l'enjeu premier n'est pas d'insérer, d'accompagner, de guérir, mais d'accueillir l'autre tel qu'il est et d'être en lien avec lui à travers différents sujets, importants ou non, de manière régulière ou ponctuelle, dans les murs ou dans la rue, etc.

Pour détailler ceci, rien de mieux que quelques exemples issus du dispositif d'accueil durant les fêtes votives, qui mettent en

tension ce qui relèverait de cette logique relationnelle et ce qui n'en relèverait pas. Par souci d'anonymat, j'appellerai ce dispositif la « Free'Zone ».

Imaginez une rue piétonne quittant la place centrale d'un cœur de ville où trône la mairie. Quelques 150 mètres plus loin, vous trouvez, sur votre gauche, un haut portail électrique, gris, derrière lequel se déploie une allée de graviers d'une quarantaine de mètres et à son bout, à nouveau sur la gauche, une vieille porte de garage coulissante. Derrière celle-ci se trouve une salle en béton brut qui accueille une dizaine de véhicules d'entretien de la mairie durant l'année. Pendant la fête votive, à l'entrée de cette allée sont disposées deux tables marquant le commencement de la Free'Zone. Sur celles-ci, les *festijaires* doivent laisser leurs verres, bouteilles et *camelbak*⁶ car les alcools – et cigarettes – s'arrêtent à ce point. Elles barrent en grande partie la largeur du portail ne permettant qu'à une personne et demi de passer à la fois. Et à leurs entours deux, trois ou quatre animateurs accueillent les nouveaux arrivants.

Lors de la réunion de *briefing* et de présentation du dispositif, les coordinateurs ont expliqué aux personnes embauchées pour l'occasion que ces tables étaient un lieu stratégique pour signifier aux personnes arrivant qu'elles étaient les bienvenues et établir avec elles le contact. Ce fut l'occasion d'introduire le motif de la relation, que personne n'a questionné, principe semblant faire sens pour tous. L'enjeu des tables d'accueil n'était pas d'informer ou de sécuriser, comme lors de plus grands événements. Il revenait à signifier dès l'entrée dans la Free'Zone une volonté d'ouverture, d'accueil et de relation. Bien accueillir revenait à susciter chez l'autre le sentiment d'être bienvenu ainsi que l'ouverture à la rencontre, instant clé révélant aux arrivants les possibilités du dispositif.

Durant la semaine, un des coordinateurs a tenté d'interpeller plusieurs d'entre nous pour que, lorsque nous étions à ce poste, nous puissions veiller à nos postures corporelles, à simplement dire bonjour ou bien à trouver un mot drôle pour créer le contact. Si à l'occasion du *briefing* l'idée faisait sens, dans la pratique, il semblait que plusieurs d'entre nous ne s'engageaient pas assez dans la relation lors des quelques secondes de l'accueil. En lieu et place, nos corps pouvaient être avachis, nos regards portés sur nos téléphones ou notre attention captivée par la discussion avec d'autres animateurs. Pour sa part, ce coordinateur aimait accueillir

6. Ce sont des contenants plastiques souples, insérés dans une enveloppe en tissu s'accrochant sur le dos comme un sac et disposant d'une paille. Ils sont utilisés par les sportifs pour boire facilement tout en continuant leur activité. Ils permettent aux *festijaires* de se déplacer avec leurs « jaune », whisky-coca ou autres vodka-orange sur le dos.

en se mettant dans le passage, en veillant tout particulièrement à interpeller les jeunes déboulant en trombe dans le dispositif. Il espérait qu'ils s'arrêtent un instant, s'apaisent et puissent continuer d'évoluer dans la Free'Zone plus calmement, non par souci d'assurer l'ordre mais pour qu'ils puissent s'ouvrir aux possibilités du lieu. Il levait ses bras en lâchant un « on respire ! ». Puis il les laissait retomber paisiblement.

La salle du dispositif était divisée en deux espaces. Les deux tiers étaient accessibles à tous et proposaient des tables, des chaises ainsi qu'un bar sur lequel était disposées des assiettes en plastique – offrant des gâteaux, des préservatifs et des bouchons d'oreille – alternant avec des bidons de camping remplis de sirop. La seconde partie, séparée par des bâches, accueillait l'infirmerie.

Dans l'histoire du dispositif s'est posée la question de mettre en place des animations dans cette salle. Lors de la réunion de bilan à la mi-semaine, une des animatrices a rappelé cette question et a appris aux nouveaux venus que le choix affirmé pour la Free'Zone était de ne surtout pas encombrer la relation d'outils qui risqueraient de devenir les objectifs premiers : si l'on organisait des temps de jeux, « jouer » ou « gérer les jeux » pourrait prendre le pas sur l'« entrée en relation ». Si les jeux sont de formidables occasions pour créer du lien par le contexte et le support qu'ils offrent, la gestion qu'ils demandent peut facilement faire perdre de vue l'attention que l'on porte à la qualité du contact à l'autre.

Elle a enchaîné aussitôt en analysant que le tableau d'écolier mis à disposition pour dessiner et écrire, sur la gauche de la salle, avait apporté la juste quantité d'animation. Il était en libre accès et devenait une occasion d'interaction et d'amusement, permettant ainsi de mettre du mouvement dans la salle et donc de contribuer à sa vie. Mais, pour autant, il n'occupait que peu de place dans l'esprit des animateurs, alors libres de « relationner ». De même, s'il était utilisé ponctuellement par les jeunes, ce n'était que pour une courte durée, leur laissant du temps pour être avec les autres *festijaires* et les animateurs, ainsi que la liberté d'aller et venir à leur guise.

Cette relation est l'établissement d'un lien à l'autre, de personne à personne et a pour but premier son existence propre. Sa forme n'est pas imposée et le contre-don n'est pas nécessaire. Le professionnel accueille et tente la relation qui n'est pas obligatoire et qui peut s'arrêter si la personne le désire. Pour autant, le professionnel fait tout son possible pour susciter une réponse chez la personne à laquelle il s'adresse.

Il n'est pas non plus question de collaborer à quelque chose, du moins pas dans un premier temps, ni d'animer⁷ pour quelqu'un. L'enjeu est de créer le lieu, d'accueillir l'autre tel qu'il est, et qu'à partir de cette relation puissent, éventuellement, s'engager d'autres processus comme l'accompagnement, l'animation, le conseil, etc. C'est au cœur de la relation que peuvent ensuite s'exprimer les désirs. Cela arrive à travers le surgissement d'une demande ponctuelle, accueillie au milieu du brouhaha et du passage, entre 23h30 et minuit, lorsque, par exemple, cette adolescente inquiète fait part de rapports non-protégés et de saignements à l'une des animatrices rencontrée au détour d'un bidon de camping. Cela peut se passer plus tard, au service jeunesse, à travers un accompagnement sur un projet ponctuel ou de plus long terme prenant la personne dans sa globalité.

Ainsi, accueillir entre 600 et 909 personnes par soirée, par un sourire, une blague ou une longue discussion revient à créer des perspectives ou à maintenir des possibilités ouvertes dans les liens du service jeunesse à son territoire. Elle est donc aussi un effort collectif : au-delà du lien d'un animateur singulier à un jeune, c'est potentiellement la relation de ce dernier au dispositif et au service jeunesse qui est travaillée.

Ce travail « relationnel » était extrêmement engageant pour chacun de nous. Cette rencontre devant être au minimum encombrée, nous allions au contact relativement « nus », sans qu'il n'y ait nécessairement un objectif d'intervention sur la personne. Ainsi, le lieu où l'échange fut le plus facile était le bar, qui définissait un espace clair et une situation sociale habituelle. Sur les bidons, nous avons inscrit des devinettes pour dévoiler les goûts des sirops ; elles me servaient de tiers pour entrer en contact en lançant la discussion avec les jeunes lorsque je les voyais s'interroger sur leur sens. De même, étant à la place du « barman », il était facile de lancer un bonjour ou une autre interpellation.

Toutefois, il nous était aussi demandé d'être présents à côté des toilettes dans l'allée. À cet endroit, il m'était très difficile d'établir le lien car j'imaginai que la seule chose que ma présence pouvait renvoyer était de tenir le rôle de surveillant. En général, la personne qui tient l'entrée des W.C. est là pour nettoyer et faire payer. Aucun élément du cadre ne m'aidait à trouver des sources de relation, m'obligeant à plus d'efforts pour passer le pas et inventer des accroches. D'autant que ne sachant que faire de mes bras, je les tenais souvent croisés, me sentant alors plus gen-

7. Du fait de cette méfiance vis-à-vis de « l'animation », l'usage du terme « animateur » pour désigner les personnes travaillant dans le dispositif est ironique à certains égards. J'imagine aussi que si certains lecteurs connaissent bien le champ de l'animation, ils répondront que celle qui est critiquée dans le texte n'est qu'une des formes possibles, point de vue avec lequel je suis en accord. Je ne tente que de définir la relation dans son acception à X. L'animation critiquée l'est aussi sur la base d'une définition locale.

darme surveillant une place qu'animateur ouvert au contact. Ce poste difficile a d'ailleurs été souvent déserté par les animateurs.

J'ai évoqué, en sourdine jusqu'à présent, les professionnels recrutés pour ce dispositif. Au commencement bénévoles, la mairie a fait le choix de professionnaliser l'action en mobilisant des personnes souvent issues du réseau des salariés du service, sélectionnées sur la base d'un « bon *feeling* » quant à leur manière d'envisager le travail. C'est ainsi que, lors de la réunion d'information, j'ai découvert avec étonnement autour de la table une infirmière, une psychothérapeute, un psychologue, une sage-femme, une étudiante en médecine, un futur éducateur spécialisé, etc. Et plus étonnant encore, moi, le sociologue. J'avoue avoir eu quelques doutes lorsque je les ai entendus énoncer leurs principes de recrutement. J'imaginai être l'exception, présent au nom de mon expertise en sciences sociales et non de mes compétences relationnelles. Entre le *Guide de l'enquête de terrain* et la relation telle que présentée ci-dessus, il y a un monde... Mais, au final, n'est-ce pas un beau motif ?

À travers cette proposition, le service jeunesse m'a prêté une compétence que je n'aurais jamais osé m'imaginer en tant que personne et encore moins en tant que sociologue professionnel. Et pourtant, à travers elle, j'ai pu expérimenter mon métier d'une autre place et simplement ré-envisager sa définition. N'est-ce pas une belle compétence que d'être en mesure d'entrer en relation avec des personnes, non pour réussir à les faire parler à travers une empathie contrôlée, mais pour simplement les accueillir et ouvrir des possibles à partir des outils de la sociologie ? Est-il envisageable que le sociologue contribue, à travers son positionnement dans les relations, à l'établissement de liens à l'échelle d'un territoire et que cela ne soit pas un résultat collatéral, mais un élément au cœur de son métier ?

Fabriquer la fête entre tradition et modernité : un objet d'action publique

Lors de la première soirée de fête, je suis arrivé sur place aux alentours de 21h15 ; le rendez-vous au dispositif était prévu pour 21h30. L'accès à la ville s'était fait par une longue avenue dans laquelle je n'avais repéré aucun signe de la fête, si ce n'est une affiche. Je m'attendais à trouver des voitures en pagaille, colonisant les trottoirs et terre-pleins, mais il n'en fut rien. Je n'ai commencé à percevoir l'agitation qu'au moment où je suis entré, à pied, dans le cœur de ville. Vers le fond de la rue qui accède à la mairie, j'ai aperçu un début d'attroupement et de hautes barrières rouges entre lesquelles un humain pouvait passer. En m'approchant, j'entendais une annonce diffusée par haut-parleurs. Une voie féminine et cristalline, lente et froide, à la manière des messages audios des villes dystopiques, prononçait un appel à la prudence et quelques règles de sécurité en français, puis en espagnol. Sur la place de la mairie, encerclée de barrières rouges, un taureau allait être lâché pour l'*encierro*. Et face à cela, j'attendais le lancement signalé par la bombe agricole⁸, intrigué par ce mélange de technologie, de volonté de protection et de répétition d'animations traditionnelles de la tauromachie.

L'*encierro* est un classique des fêtes votives. Il se déroule sur une place où des personnes s'agitent, essayant d'attirer l'attention du taureau et de l'éviter lorsqu'il charge. Autour, protégés par les grilles, le « public » et les clients des bars regardent et attendent. Participe à ce bal qui le souhaite : la voix les a prévenus des dangers. Mais le folklore ne s'arrête pas là. À X., la tradition est de venir à la fête en « bande », chacune étant identifiée par un maillot et un short, inspirés de ceux des footballeurs. Sur le haut de la tenue, le nom du groupe, le surnom du porteur et les sponsors trouvés pour financer l'habillement sont apposés. Ces groupements sont composés de personnes d'une même tranche d'âge, plus ou moins jeunes, ou au contraire parfois de plusieurs générations. Parmi les « bandes » composées de jeunes, plusieurs se sont fabriquées des chars à partir de voitures et de camionnettes, débarrassées des pièces lourdes, repeintes et rembourrées. Pendant l'*encierro*, les chars servent de lieu de protection

8. La bombe agricole est un explosif utilisé pour signaler la libération d'un ou plusieurs taureaux dans l'espace public.

pour les hommes affrontant les bêtes qui se succèdent. Les jeunes femmes préfèrent souvent rester à l'intérieur, au cœur de l'action, mais protégées.

Le reste du temps, certains chars sont stockés sur une placette à quelques dizaines de mètres, dans les rues attenantes et d'autres restent sur la place. Ils servent de point de ralliement, de lieu de repas et d'apéritif. Je trouve cet attirail passionnant. Lors des fêtes, l'espace public se trouve investi d'étranges bolides qui deviennent des lieux de la vie quotidienne. Cet espace, dans lequel on ne fait habituellement que circuler ou s'installer dans ses sous-lieux autorisés et régulés (bancs ou terrasses des bars), devient soudainement l'occasion d'une vie débordante, inhabituelle, que les chars matérialisent avec force. Et avec ceux-ci, les jeunes ont un « chez-eux » dehors, un « chez-eux » mobile dans un espace généralement hostile aux regroupements de jeunes.

Ces bandes – de jeunes et de moins jeunes – font l'objet d'une attention et d'une action toute particulières de la part de la municipalité. Il leur est demandé de se déclarer auprès de la mairie en précisant le nom d'un responsable, ses coordonnées et le nom de tous les membres. À tous les participants, enregistrés et de moins de 35 ans, il est offert un bracelet qui ouvre l'accès gratuit aux arènes lors des événements payants. Ce petit passe-partout se décline en trois couleurs, pour distinguer les mineurs, les 18-25 et les plus de 26 ans. Le bracelet est censé être utilisé dans les bars pour repérer les mineurs à qui les boissons alcoolisées ne doivent pas être vendues.

Ce détail ouvre à un autre aspect de la gestion des « bandes » par la mairie. Le service jeunesse porte une mission de prévention à l'égard de la consommation d'alcool par son public. Ce travail a vu le jour à l'occasion de la première édition de la Free'Zone. Certaines personnes trouvaient que les jeunes consommaient beaucoup d'alcool durant les fêtes sans que cela n'inquiète personne. L'idée de départ était de réaliser de la prévention non pour stopper la consommation, mais pour l'accompagner dans une logique de réduction des risques. Ainsi, si le dispositif propose de la nourriture et des boissons non-alcoolisées, au-delà de l'aspect accueillant, c'est surtout pour permettre aux personnes de s'hydrater et de manger pour permettre une consommation d'alcool plus « sécurisée ». En amont de l'action, les médiateurs du service organisent un travail de prévention, sur l'alcool et d'autres thématiques comme la sexualité. Le point de passage important est

la soirée de « sensibilisation à la fête » à laquelle chaque jeune, déclaré pour la première fois comme membre d'une « bande », doit participer avec l'un de ses parents.

Ainsi, les « bandes » sont un objet que l'on pourrait dire « saisi » entre tradition et modernité. Ce mode d'organisation correspond à la manière traditionnelle de faire la fête. En même temps, il est réinventé par l'action publique comme outil de sécurisation et de gestion. En effet, la mairie connaît la majorité des bandes, a repéré leurs maillots, dispose d'un responsable et est en mesure de suspendre la gratuité en reprenant le bracelet aux *festivals*. Ce lien assure une forme de sécurisation chère à l'action publique contemporaine, grâce à la mise en visibilité qu'elle offre. Par ailleurs, cette réinvention, à travers la prévention, a permis un changement effectif des pratiques. Lors des soirées de sensibilisation, le service jeunesse conseille aux parents des membres d'une bande de s'organiser entre eux pour que les jeunes aient un repas prêt chaque soir. Cette pratique s'est maintenant installée dans les mœurs, ces conseils se transmettant des plus anciens vers les plus jeunes. Un autre exemple de l'appropriation des traditions par les pouvoirs publics est la sollicitation des « bandes », par les élus en charge des festivités, concernant leurs envies pour les fêtes votives.

Les traditions sont inexistantes si l'on souhaite les définir comme de vieilles manières de faire. Les bandes n'existent aujourd'hui que parce qu'elles ont pu être réinventées comme objet de l'action publique et qu'un équilibre a été trouvé. La Free'Zone est elle-même un signe que la tradition ne vit que dans la réinvention. Il y a 13 ans, lorsque les initiateurs de l'évènement ont lancé l'idée, la consommation excessive d'alcool était globalement acceptée de tous, et la préoccupation de la Mairie à cet égard était vue par plusieurs personnes comme un embêtement. Maintenant, comme pour beaucoup de nos consommations, l'alcool est entré dans la ronde de la gestion de nos corps, permettant à la tradition de vivre sous de nouvelles formes : absorbé en fortes quantités, mais de manière « intelligente ». D'ailleurs, la contribution de la Free'Zone à la tradition ressort de manière marquante lorsque les jeunes indiquent que le lieu fait partie, pour eux, des us et coutumes.

La tradition se fabrique continuellement pour que, d'année en année, elle puisse rester bien attachée à ses contextes de vie. Pour cela, il faut des bracelets, des garages, des haut-parleurs, de la

démocratie, un conseil municipal qui lutte avec un Préfet voulant réduire la fête la plus longue des environs, etc. Et au milieu de cela, un sociologue qui contribuera peut-être à cette longue chaîne de transmissions.

La fête comme lien ou le détournement des inquiétudes

« Allons enfants de la patrie... ie »

La Marseillaise ponctue chaque bal, terminant toutes les soirées de fête sous les frontons de l'hôtel de ville. Cette habitude a sûrement sidéré tous les professionnels de la relation, nous les « bien-pensants ». Et pourtant, semble-t-il, les *festijaires* mettent du cœur dans l'hymne et les jeunes n'y sont pas en reste. Par ailleurs, quelques années en arrière, en fin du chant de Rouget de Lisle, plusieurs ont entonné « On est chez nous », certains l'accompagnant du salut nazi, les jeunes ne laissant pas ce « patriotisme » aux seuls anciens.

Qu'est-ce que cela signifie ? Impossible de ne pas se poser la question du racisme, particulièrement en ces années de saturation des flux médiatiques par toute une flopée de discours : pour, contre, contre-pour, bien pensant, politiquement correct, « enfin sans langue de bois », etc. Impossible de ne pas s'inquiéter, en tant que professionnel, d'une montée de tensions liées aux frontières, aux appartenances, aux couleurs. D'autant que ces moments de chant résonnaient, pour l'équipe du service jeunesse, avec l'observation régulière de tensions, durant les fêtes, entre jeunes de X. et habitants d'autres villages. Certains soirs, des rumeurs courraient : « Untel de tel village a violé telle fille d'ici, faisons-lui la peau. ». Elles débouchaient régulièrement sur des agitations massives, quelquefois sur des courses poursuites, une chasse « au chinois » ou « à l'arabe »...

L'équipe a pris le temps de mener une réflexion à ce sujet de peur de s'emballer, de sauter sur un racisme plus envisagé par le travailleur social que vécu par les jeunes et d'ainsi mener leur propre chasse à l'homme fondée sur des « on-dit ». La réflexion

s'est étalée sur deux ou trois années. Le mois précédant l'édition de cette année, l'idée a émergé d'attraper le problème en faisant un pas de côté, c'est-à-dire en l'abordant non pas là où il inquiète, mais plutôt là où il y aurait quelques possibilités de prise. Prenant les jeunes *festijaires* au mot lorsqu'ils indiquent que l'accueil est une des valeurs de la fête, ils ont contacté toutes les bandes enregistrées pour leur faire savoir que le service jeunesse souhaitait faciliter la découverte de la fête aux personnes nouvelles au village, voire extérieures, proposant aux « bandes » d'aller à la rencontre de ces « sans maillots ». Les « bandes » ont reçu la proposition avec enthousiasme. Concrètement, des tracts ont été édités de manière à présenter brièvement la fête et encourager les personnes souhaitant la découvrir à aller vers les personnes portant des maillots pour leur poser des questions. Et durant les festivités, les animateurs du dispositif devaient porter cette dynamique auprès des personnes rencontrées dans et hors les murs de la Free'Zone.

Une fois la fête terminée, lors de la réunion de bilan, les coordinateurs du dispositif ont conclu que la dynamique projetée n'avait pas fonctionné de la manière escomptée. L'un des deux animateurs expliquait ainsi :

« Je n'ai pas réussi à porter la dynamique parce qu'elle n'était pas achevée en moi. Ce n'était pas encore assez mature. L'idée a germé seulement un mois avant la fête. Mais on a quand même pu en parler aux bandes et ça en a motivé fortement certains d'être ambassadeurs de la fête l'année prochaine. »

Puis la discussion a porté sur l'actualité des phénomènes de rejet visés durant la fête. Parmi les nouveaux animateurs présents lors de la réunion, aucun n'avait observé d'agissements à connotations racistes, identitaire ou chauvines. Le coordinateur a alors repris la parole :

« On n'a pas mené les choses comme voulu, mais on a lancé une idée. Et je sens que ça bouge. Il y a du mouvement sur ces questions sur le territoire. On n'en est pas à l'origine, mais je crois que l'on arrive au bon moment. Je ne sais pas encore ce que ça donnera, ni si ça vient de nous, mais ça bouge. »

L'attitude de l'équipe vis-à-vis de ce sujet m'a intrigué. Là où beaucoup auraient cédé à la tentation de l'inquiétude et de la réaction face à des actes de rejet, elle a préféré prendre le temps pour trouver le bon angle. Et celui-ci s'est caractérisé par sa dynamique positive : il n'était pas question d'interdire ou de punir

des actes de rejet, mais d'encourager l'accueil, sans même mentionner les événements à l'origine de la réflexion. Pour le sociologue, le signe adressé par cette démarche est intéressant. Nous, professionnels des sciences sociales, participons de l'emphase sur les termes médiatiques. Depuis nos laboratoires ou à l'occasion de financements d'intervention, nous nous inscrivons bien souvent dans les termes qui font campagne et alimentent l'attention médiatique. Évidemment, conscients du risque de sombrer dans le sens commun, nous redéfinissons les termes, nous les clarifions, nous essayons d'ouvrir les compréhensions possibles et de dégeler les crispations. Mais cela suffit-il ? Ne sommes-nous pas malgré tout happés par ces spirales d'inquiétudes ?

L'attitude de l'équipe m'amène à me demander s'il n'y aurait pas, parfois, un intérêt à refuser d'étudier les discriminations, la radicalisation, les identités, le genre, l'homophobie, etc. Ou, plus exactement, à substituer une approche frontale – qui se concentre sur le sujet en l'isolant – à une démarche plus latérale, qui réinsère « les problématiques » dans la vie, tellement plus « large » que ce sur quoi l'être humain se focalise en général. C'est ce que l'équipe a fait. Elle a gardé mémoire de certains événements inquiétants à ses yeux, tout en se refusant à ne voir que cela. Ce n'est qu'ainsi qu'elle a pu entendre que l'accueil est important pour les *festijaires* et qu'ainsi il cohabite avec le désir, exprimé certains soirs, d'être ici chez soi. Il me semble que cette démarche n'a cédé en rien sur le caractère inadmissible de certains comportements, tout en les attaquant sur un terrain tout autre que celui du racisme. Si la formulation et l'étude de problématiques bien précises est absolument nécessaires, il me semble aussi que les sciences sociales gagneraient à apprendre à « contourner » certaines thématiques pour les étudier différemment.

Et je crois que, dans l'attitude adoptée, l'équipe s'est aussi inscrite en décalage en choisissant de prendre le temps et ce sur deux dimensions différentes : la temporalité nécessaire au développement d'une réflexion et la temporalité du territoire. Lorsque le coordinateur déploie son diagnostic quant à l'état du territoire en lien avec cette thématique, il témoigne d'une grande attention à la vie de X., abordée presque à la manière d'un organisme en lui-même. Il tente de saisir son rythme pour que son institution s'installe en harmonie. À nouveau, en termes de posture de recherche, cette démarche est porteuse. L'entrée sur les terrains de recherche est souvent perçue comme des opportunités saisies

au bon moment. La dimension temporelle de cette perception se limite à prendre un train en marche, à une attitude utilitaire qui perçoit son environnement avec une certaine forme de technicité. L'attitude du coordinateur ouvre à penser nos terrains, qui plus est dans une perspective de recherche-action⁹, comme des organismes, ou des rythmes à saisir, pour caler notre rythme et celui de notre action sur celui-ci dans une forme d'harmonie écologique. Il ne s'agit plus de « prendre un train en marche », mais plutôt de « sentir » ce dernier dans son mouvement, sa direction, ses soubresauts. D'ailleurs, lorsque le coordinateur se départit d'être la source de l'action et imagine qu'il participe d'un mouvement, il donne aussi à penser qu'un chercheur étant attentif à être en harmonie avec un territoire est un chercheur qui accepte de ne pas être seul détenteur et producteur de sa recherche, ses questions et ses désirs.

9. Je mets derrière ce terme l'ensemble des déclinaisons de la recherche visant à agir et non seulement à comprendre.

Observer la fête

Il y a deux ans, l'équipe de la Free'Zone avait émis le souhait de quitter son garage (proche mais en retrait de la fête) pour partir en son cœur afin de mieux la découvrir et d'y agir. En arrivant aux alentours de 21h30 au dispositif et en le quittant à 2h30, ce que les animateurs arrivaient à saisir de l'agitation était seulement ses extrémités caractérisées par l'*encierro* et les débris de gobelets plastiques jonchant la place du bal en fin de soirée. Ils mirent alors en place des maraudes sous-tendues par deux logiques. La première était faite d'exploration et d'observation, alors que la seconde consistait à travailler la relation au cœur même des rues et des arènes. Cette année, ces deux logiques étaient incarnées dans deux types de maraudes. La première est la maraude dite « clandestine ». Les animateurs ne portent pas le t-shirt du dispositif et arpentent la ville durant des événements perçus comme clés durant la semaine (par exemple, le lancement des événements taurins). Ce type de maraudes permet d'observer la fête au cours de moments précis, sans être repéré, et, donc, sans que notre présence ne pèse sur les interactions. Le second type de maraudes se déroule tous les soirs de 19h à minuit. Trois animateurs sont dans

les rues avec le t-shirt du dispositif et mènent un travail d'observation ; cette année, ils devaient aussi aller au contact des « sans maillots » pour les encourager à aller à la rencontre des bandes.

Durant la semaine, j'ai, entre autres, réalisé une maraude clandestine en solitaire. Chaque année, la mairie offre aux jeunes un repas. Cette année, celui-ci n'était pas organisé pour des raisons budgétaires. Le service jeunesse imaginait que l'absence de ce cadeau de la municipalité pourrait entraîner de l'agitation – les changements dans les traditions sont souvent mal reçus – et ils avaient connaissance, par plusieurs jeunes, de possibles manifestations de personnes voulant défendre les us et coutumes face au raccourcissement de la durée de fête entamé les dernières années. Le service souhaitait donc ma présence dans les rues pour observer ce moment. En arrivant à midi, je me suis dirigé vers les arènes, y voyant des barrières et du monde. *L'abrivado*¹⁰ allait commencer. Il se fit attendre durant une vingtaine de minutes, ce qui me donna l'occasion de me déplacer le long des barrières et de constater un calme reposant dans les rues baignées de soleil, ainsi que des attroupements autour des protections métalliques. Une fois les taureaux passés dans l'allée, un mouvement a commencé à se faire vers la place de la mairie. Porté par le courant, j'ai ensuite patienté une bonne demi-heure que la place nue se couvre de barrières et de chars pour que commence *l'encierro*. Pendant ce temps, peu de personnes circulaient dans les rues. La ville semblait vivre happée et organisée autour de ces événements.

Puis vint 14h15. La dernière vachette rentrée dans le camion de la manade¹¹, la foule s'est envolée chez elle, pour la sieste ou le repas. Les bars entourant la place de la mairie ont alors repris leurs droits. Les terrasses, rangées pour l'occasion, se sont redéployées, le son de la musique a monté, les jeunes – essentiellement – se sont attroupés aux comptoirs. La ville, happée par les taureaux, a laissé place à une sensation différente. Là où tout me semblait organisé, orienté vers un même événement transformant les *festijaires* en public, la fin de *l'encierro* m'a semblé laisser place à un état de désarticulation. Une fois les barrières rangées, plus aucun employé de la mairie n'était là. Aucune annonce ne se faisait entendre dans les haut-parleurs. Aucun policier n'était visible. La fête est entrée dans un creux, dans un temps de son rythme où la gestion par les pouvoirs publics était en retrait, temps qui n'appartenait alors qu'aux *festijaires*.

10. Il s'agit de la conduite des taureaux, à travers les rues, de l'endroit où stationnent les camions de transport animalier jusqu'aux arènes. Le trajet est accompagné par les *gardians*, à cheval.

11. Nom des élevages de taureaux en Camarque.

Alors que je trouvais aisément une place dans le public de l'*en-cierro*, dans cette phase de « creux », je ne savais plus où m'installer pour observer sans donner l'impression d'être en train de le faire. Seul, non participant du moment, je ne me voyais pas m'accouder au comptoir extérieur d'un bar au cœur de cette nouvelle vie, imaginant que ma présence serait nécessairement étrange. Je me suis donc retiré à la terrasse d'un café à une vingtaine de mètres, située dans une rue débouchant sur la place et pas contaminée par l'agitation. D'ici, je pouvais voir « à distance ». Et alors que le son des bars montait, l'impression qu'en l'absence d'événements organisés les choses pourraient dégénérer s'est faite croissante en moi.

Au final, la maraude a été organisée et mise en place pendant les animations, dans un désir de voir ce qui s'y passerait. Si mon hypothèse du changement d'intensité entre la captation de l'attention par les événements taurins et le creux qui fait suite était juste, le service jeunesse manquait alors de saisir ce qui se joue de la fête durant ces moments.

Et, suite à cette réflexion, j'ai été amené à toucher un autre aspect de la maraude laissé en creux jusqu'à maintenant. D'où peuvent me venir, à moi sociologue – esprit soi-disant « neutre et détaché de l'envie de contrôle » – cette méfiance vis-à-vis de la jeunesse et de ses débordements ? Comment se fait-il que j'aie perçu ce changement de rythme comme un potentiel croissant de dérapage ? Durant ces maraudes à l'année – auxquelles j'ai pu assister durant le diagnostic en 2017 –, le service jeunesse, tout en misant sur la relation, réalise un travail de surveillance de l'espace public, tentant d'apaiser les tensions ou les situations qui pourraient entraîner des troubles entre les jeunes et le voisinage. Probablement moi-même marqué par ce schéma, sans doute relayé en sourdine dans les consignes qui nous ont été données pour la fête, me suis-je investi d'une mission de surveillance de l'espace public, voyant dans son investissement un peu libéré un potentiel danger ?

Au final, le sociologue ne s'appartient pas totalement : son travail, découlant d'une commande, se trouve facilement orienté ou désorienté par ce que son commanditaire lui exprime d'un territoire et de la place qu'il lui laisse pour le découvrir. Il s'imprègne, en partie, des inquiétudes et envies de celui qui l'appelle. S'ouvrir à d'autres horizons est alors un travail nécessaire pour assurer son rôle d'explorateur de la réalité.

Négocier l'épistémologie, acclimater la recherche

Le diagnostic sur la jeunesse a démarré par plusieurs rencontres avec le service jeunesse au cours desquelles nous avons précisé la commande et négocié la démarche. Après plusieurs réunions, j'ai pris conscience que si les professionnels me livraient de nombreux éléments sur le territoire, ils ne me disaient que très peu de choses sur les jeunes de la commune. J'avais l'impression d'avoir à mener mon enquête en partant de zéro, alors que je trouvais bien plus intéressant de partir de leur regard à eux. J'ai proposé de formaliser leur expertise pour en faire le point de départ de l'enquête. Certains m'ont alors répondu que cela n'avait pas d'intérêt. D'une part, ils disposaient tous d'un point de vue différent sur la jeunesse, du fait de leur singularité, et cela rendait impossible, selon eux, la formalisation d'une quelconque expertise. D'autre part, ils souhaitaient un regard extérieur et vierge de toute idée pré-conçue sur la jeunesse du territoire. De mon côté, sans dénier l'intérêt de mon extériorité, je voyais comme un gage de qualité de partir de leur regard. J'y jouais ma conception de la recherche appliquée, s'inscrivant dans une co-production des savoirs avec les acteurs et non dans celle d'une expertise détachée.

J'avais appris sur les bancs de l'université qu'une commande se négociait. Je pensais que cela se jouait sur la problématique et la démarche méthodologique, mais j'ai découvert que le sociologue intervenant devait aussi négocier ce qu'est un « bon » savoir et donc négocier l'épistémologie fonctionnant à l'échelle d'une étude. Ce que je voyais comme un gage de qualité, ils le voyaient comme un obstacle à la pertinence. Et d'une manière plus fondamentale, nous nous opposions sur notre définition de l'objectivité : ils la pensaient comme extériorité et neutralité, je la concevais comme mise en relation des définitions de chacun d'un objet donné.

Cette dynamique s'est jouée autour des places dans le cadre de la Free'Zone. Il m'a été demandé de m'occuper de la partie « diagnostic permanent » qu'ils mènent depuis des années, cherchant à produire des observations et des chiffres sur le dispositif pour le repenser d'une édition sur l'autre. Lorsque l'un des coordinateurs a commencé à m'énumérer l'ensemble des outils déjà

mis en place ou testés, j'ai eu quelques difficultés à concevoir l'intérêt de ma présence au milieu d'une démarche de recherche déjà bien engagée.

Sur la base de ce qui existait et des besoins exprimés, autour de la simplification de la production des données d'observation, j'ai fait quelques propositions, notamment celle de passer de l'écrit – des carnets étaient donnés aux animateurs pour prendre des notes sur le vif, mais étaient difficilement investis – à l'audio, à travers des récits oraux recueillis en fin de soirée par le « récolteur de mémoires », ainsi que par des comptes-rendus de maraudes enregistrés sur le dictaphone. Lors de la réunion de préparation, la veille du lancement officiel de la fête, lorsqu'il fut question de parler du recueil de données, les coordinateurs se sont immédiatement tournés vers moi pour que j'introduise la question. Je leur ai retourné la politesse, leur demandant d'expliquer en premier la logique qu'ils portaient depuis plusieurs années, pour que je puisse ensuite introduire la démarche méthodologique de cette édition. Je ne me sentais pas légitime pour parler de l'ensemble de l'activité diagnostic alors que j'étais le dernier venu et que celle-ci s'était construite dans le temps.

Cette place qu'ils ont cherché à m'attribuer m'a questionné. L'activité de recherche était effective dans le dispositif et ce, sans qu'un chercheur ait eu besoin d'être là. Pourquoi donc me confier toute la présentation ? J'ai eu l'impression que l'expertise et sa pratique, développées dans les faits, n'étaient pas reconnues à leur juste valeur par l'équipe qui, pourtant, en est porteuse. Mon hypothèse est que mon arrivée a d'une certaine manière « permis » à l'équipe de transformer « enfin » des essais en vraie recherche, là où je n'imaginai que m'associer à un effort déjà entamé. Mon attitude a été de renvoyer aux personnes la légitimité que je leur portais. D'une certaine manière, ce simple bafouillage autour de la prise de la parole a été une négociation silencieuse autour de la définition de la recherche et de son territoire.

Sur un plan plus pragmatique, dans ma proposition écrite d'outils diagnostics, j'ai tenté d'utiliser d'autres mots que ceux, classiques, utilisés pour désigner les actions de recueil des données. J'ai ainsi écrit qu'il faudrait prévoir « une personne qui, en plus de sa participation au dispositif, jouerait le rôle de “mémoire” et de “conteur” pour chaque soirée. » En produisant cet écrit, je m'étais laissé aller à ces quelques appellations « poétiques », pressentant que ces termes correspondraient à l'ambiance du dispositif,

et qu'ils permettraient, peut-être, de donner une image moins froide des données que si l'on parlait de « diagnostic ». J'espérais ainsi vaincre les potentiels mouvements de recul à l'idée de devoir produire des éléments de connaissance au cœur de l'action.

En travaillant avec les coordinateurs sur cette proposition, l'un d'eux, ravi par les mots proposés, gratifia mon idée par l'affirmation suivante : « Tu as vraiment compris l'état d'esprit de la Free'Zone ». Sa réaction est venue appuyer un constat évoqué précédemment : le chercheur ne doit pas simplement penser ses dispositifs de recherche en termes de faisabilité, mais il doit penser à l'acclimatation de sa recherche dans l'éco-système où il s'introduit. Lorsqu'il propose un outil, il essaie de faire vivre dans un nouveau milieu de vie un mode de pensée, une pratique, une posture. Il est alors intéressant de réfléchir aux interactions entre ce qui se fait déjà et l'arrivée de cet être incongru qu'est l'outil de recherche. Cela se fait en percevant les rythmes, mais aussi à partir d'un choix de mots qui témoigne, plus fondamentalement, que l'on a su se laisser pénétrer par l'esprit des lieux.

Redécouvrir les jeunes : politesse et gratuité

Être immergé durant 9 jours auprès d'un public essentiellement jeune a constitué une forme de redécouverte. « Jeune », « jeune », « jeune »... Lors du diagnostic territorial, plus je réfléchissais à ce terme, plus j'en perdais le sens. Et malgré une belle théorisation sociologique autour du « jeune » – figure des dispositifs plutôt que réalité vécue par les 11-25 ans –, je n'en ai pas perdu mon sens commun. J'ai été frappé par le respect dont les personnes entrant dans la Free'Zone faisaient preuve à l'égard des animateurs. Nous avons vécu peu de débordements ou de comportements inadaptés (selon notre point de vue) ; c'est à peine si quelque fois nous avons demandé à certains de baisser le ton pour garder du calme dans le garage, ou apaisé quelques tensions montantes. Pourtant à l'extérieur, c'était la fête ; les corps se frottaient, le bruit résonnait, les *festijaires* buvaient... Dans le dispositif, les personnes se tenaient au cadre, sans pour autant donner l'impression de se contenir. Nous avons l'impression qu'il y avait une forme de res-

pect du lieu et de perception de son caractère, à part du chahut des festivités extérieures. De notre point de vue, ces jeunes que l'on dit désinvoltes, irrespectueux et insolents n'existaient pas dans la Free'Zone.

La question la plus souvent adressée aux animateurs postés derrière le bar fut « Puis-je prendre une madeleine ? ». Tout dans le cadre indiquait que la question était désuète. Je ne pense pas qu'il existe de nombreuses situations où des madeleines, posées dans des assiettes en plastique sur un bar, soient payantes. De mon regard de sociologue, j'émetts l'hypothèse que notre approche du lieu entraine en dissonance avec les modèles relationnels habituellement connus.

Dans la Free'Zone, le service était libre, aucun compte n'était demandé et le fondement philosophique était la relation, sans retour attendu. Que ce soit du côté de cette modalité d'intervention ou dans la mise à disposition de madeleines, le motif me semble être celui de la gratuité qui s'oppose au modèle marchand et aux rapports de consommation. De plus, cette ouverture proposée par le dispositif, tant dans la relation que dans l'usage du lieu, me semble être en décalage avec le modèle scolaire, par exemple, qui met en présence des « jeunes » et des « adultes », les derniers commandant aux seconds. Voir l'autorisation de prendre une madeleine comme une réminiscence d'autres ordres relationnels est une piste de réflexion intéressante pour penser l'endroit où la Free'Zone travaille ceux qui la traversent.

Je n'imagine pourtant pas que ce dispositif soit un espace « pur » de tout rapport de pouvoir, bien au contraire. Si la Free'Zone se veut accueillante et basée sur la relation, tout dans le lieu est fait pour affecter l'attitude de ceux qui y passent : l'interdiction d'y amener de l'alcool ou de fumer, la mise à disposition de boissons non-alcoolisées, les animateurs bienveillants mais prêts à saisir les occasions de relations pour ouvrir des possibles, la présence d'une infirmerie, les maraudes au cœur des festivités... Tout est là pour orienter la manière dont la fête pourrait être vécue, pour offrir ne serait-ce que quelques instants un autre rapport aux festivités ou un simple espace de pause. La Free'Zone ne vaut que si elle n'est pas un espace neutre, mais au contraire un espace qui pèse dans le déroulement de la fête. Et il semblerait qu'il pèse, car les conseils concernant les consommations donnés lors d'éditions précédentes se transmettent maintenant sans que les animateurs aient besoin d'y travailler. En outre, les nouveaux animateurs

sont presque immédiatement reconnus comme légitimes à partir du moment où ils portent le t-shirt. Et lorsque l'on demande ce qu'est la tradition des fêtes votives, la madeleine servie gratuitement chaque année dans des assiettes en plastique est donnée en exemple par plusieurs jeunes.

Pourquoi la Free'Zone ? Échos d'un texte

J'ai soumis ce texte, au cours de son écriture, à l'équipe du service jeunesse, afin de valider avec eux qu'aucune information dérangeante ne soit transmise. En retour, à l'occasion d'une réunion, j'ai notamment reçu une question : « Pourquoi avoir choisi le terme Free'Zone pour anonymiser le dispositif ? » Mes raisons étaient pragmatiques. Le nom réel du dispositif correspond si bien à ce qu'il est censé faire qu'il était difficile de trouver autre chose. Quand ce nom m'est venu en tête, correspondant bien à la réalité du dispositif, je l'ai retenu sans trop réfléchir. Il évoquait par ailleurs les tournures anglaises pour désigner l'absence d'une substance dans quelque chose : *gluten free*, *alcohol free*¹², etc. L'alcool et le tabac étant interdits dans le lieu, la tournure fonctionnait. Voyant que la question semblait préoccuper l'équipe du service, j'ai à mon tour questionné le sens qu'elle y avait mis en me lisant. Chacun a alors dit en quoi « Free'Zone » faisait sens de manière juste pour eux. Par exemple, pour l'un, la notion de liberté pointait vers l'absence de protocoles et de cadres d'action trop formalisés dans la Free'Zone. Ainsi, chacun doit travailler avec lui-même et à partir de son code déontologique, plutôt que depuis des cadres institutionnels. Pour un autre médiateur du service, la notion de liberté renvoyait à cet espace offert aux jeunes pour vivre la fête différemment, en dehors des obligations de la tradition, liées à l'alcool. Il disait avoir régulièrement vu des jeunes s'obliger à participer aux jeux d'alcool, n'osant pas dire non. La Free'Zone offrirait alors un lieu dans lequel aller, sous de faux prétextes, comme un passage aux toilettes, pour ne pas boire. Pour une des médiatrices, la Free'Zone constitue une enclave, une suspension des fonctionnements habituels, même entre le service jeunesse et la municipalité. Ainsi, le service jeu-

12. Littéralement « libre d'alcool »
ou « sans alcool ».

nesse a déjà refusé de suivre des demandes de la mairie en lui objectant qu'elles allaient à l'encontre de la philosophie du dispositif. L'importance de l'action aux yeux des professionnels les porte dans le fait de s'autoriser un tel positionnement, d'autant qu'ils sont soutenus par le maire. Au final, aucun de ces échanges ne contredisait l'autre et chacun apportait une nouvelle proposition quant à la liberté au sein de la Zone. La directrice a conclu cette réunion en précisant que cette alchimie fonctionnait malgré les différences entre les points de vue, mais qu'ils n'avaient jamais réussi à clairement définir ce qu'était la Free'Zone.

Je trouve intéressant de réfléchir au rôle de mon texte dans cet échange. Il a intrigué, à un certain endroit, les personnes impliquées dans le dispositif. Et cette intrigue a été l'occasion pour elles de revenir vers l'action pour la mettre en mots à travers un vocable simplement inventé pour anonymiser. La réflexion n'aboutit pas à une conclusion, elle ne permet pas de dire ce qu'est la Free'Zone, mais participe au tissage, autour d'elle, de significations potentielles, du partage de sens, etc. Peut-être est-ce à travers ce retour que j'ai été « un sociologue au cœur de la fête ». À travers ce texte, pourtant très impliqué, je crée, pour moi-même et d'autres, l'occasion de parler de la Free'Zone et de la mettre en travail dans son mouvement vers l'édition suivante. Son enjeu premier n'est pas de parler vrai, mais de parler suffisamment pour nous faire ensuite parler et entrer en questionnement. Le texte est un outil pour chercher soi-même et pour « faire chercher » les autres lorsque l'on entend l'activité scientifique dans une acception collaborative.